

À mi-chemin entre le fragment hagiographique et l'exercice de style lorgnant vers la mystification littéraire, le premier roman du talentueux Simon Berger narre les circonvolutions du jeune Bach à la recherche d'un « maître pour chanter l'ici-bas », dans les pas de Rilke.

Par Benoît Legembre, Marianne, février 20

Laisse aller ton serviteur raconte avant tout un voyage. Celui effectué par Bach à l'hiver 1705 pour rejoindre Buxtehude à Lübeck et apprendre auprès du maître. Soient quatre cents kilomètres effectués pour s'affranchir d'Arnstadt et de la tutelle du Consistoire de Thuringe, où Bach opérait tous les dimanches durant la messe en qualité d'organiste. La vie de Bach était alors bien réglée, et l'artiste jouissait d'une postérité établie au préalable en même temps que l'arrivée du prodige dans la ville depuis 1703. C'est qu'Arnstadt était né historiquement avec l'orgue de Bach. Ce dernier jouait chaque semaine ses créations de la semaine, sans chercher à faire preuve de génie ni d'inventivité.

Une qualité appréciée à Arnstadt, où l'on sait reconnaître à juste titre quelqu'un qui sait rester à sa place – et où la foi prime sur la musique. « Après deux heures passées à colmater les brèches du divin ouvrage, on s'en retournait chez soi, on faisait chauffer un potage, et à la semaine prochaine. » Une vie d'ermite infructueuse pour Bach, qui souffre de son isolement. Jusqu'à ce qu'il accède, par l'intermédiaire d'un élève, à une énigmatique partition. Lui, le professeur à destination des provinciaux bien nés voyait son quotidien remis en question par l'arrivée de cette partition qui refusait de se laisser dompter. À Arnstadt, il s'agissait avant tout de ne pas faire œuvre pour ne pas éclipser Dieu.

Chanter Dieu

Et voici qu'un document arrivait en sa possession, qui chantait Dieu au point de remettre en doute l'ordre du monde tel qu'il va. L'auteur en était Buxtehude, le maître de Lübeck. Si-

mon Berger adopte alors le ton de la fable pour narrer l'arrivée de la partition ainsi qu'un miracle. « Le Consistoire avait peur de l'œuvre qui arrivait. Ce n'était plus une œuvre pour admirateurs, pour édiles, pour professeurs et élèves ; ce qui arrivait était une œuvre pour musicien, ou pis encore. » L'œuvre en question s'intitulait *Membra Jesu nostri patientis sanctissima humillima totius cordis devotione decanta*. Elle datait de 1680. Elle s'empara de Bach jusqu'à l'amener dans un état fiévreux.

Bach doit se mettre en route pour savoir. Son hermétisme le fascine. Ses créations l'enchantent, car elles sont porteuses de vérités. Entre les institutions et Bach, le torchon a brûlé : on lui reproche son idolâtrie, puisque la musique a remplacé la foi. Il est temps de se mettre en route et de conquérir Lübeck telle une nouvelle Jérusalem, une Géthساني rénovée. Simon Berger narre avec style chaque village outrepassé comme une nouvelle frontière. Il chante les ruines et l'entrée des villes, les déboires et la perte de soi. Un itinéraire d'apprentissage qui mènera le serviteur à son maître pour épouser la légende et les nourritures célestes de Buxtehude. Un premier roman aux allures d'hagiographie coupable. L'itinéraire spirituel de Bach en quête d'une « hostie d'encre noire » et de son génial créateur. Soit l'œuvre nécessaire du génie et son double.

Le résultat ? L'ascension religieuse vers le père de la musique baroque, Dietrich Buxtehude, dans un récit de formation et d'introspection écrit en lettres d'or.